

— 4 - 13 octobre 2013
— Ateliers Berthier - 17^e
—

DIE BITTEREN TRÄNEN DER PETRA VON KANT

Les larmes amères de Petra von Kant

de Rainer Werner Fassbinder
mise en scène Martin Kušej

en allemand - traduction audio simultanée

Location 01 44 85 40 40 / www.theatre-odeon.eu

Tarifs de 6€ à 30€ (série unique)

Horaires vendredi 4 et 11, samedi 5 et 12 à 20h, dimanche 6 et 13 à 15h

Odéon-Théâtre de l'Europe

Ateliers Berthier

1 rue André Suarès Paris 17^e (angle du boulevard Berthier)

Métro (ligne 13) et RER C Porte de Clichy

Service de presse

Lydie Debièvre, Camille Hurault

01 44 85 40 73 / presse@theatre-odeon.fr

Dossiers de presse et photographies également disponibles sur www.theatre-odeon.eu

— 4 - 13 octobre 2013
— Ateliers Berthier - 17^e
—

DIE BITTEREN TRÄNEN DER PETRA VON KANT

Les larmes amères de Petra von Kant

de Rainer Werner Fassbinder
mise en scène Martin Kušej

en allemand - traduction audio simultanée

scénographie
Annette Murschetz

costumes
Heidi Hackl

musique
Jan Faszbender

lumière
Tobias Löffler

dramaturgie
Andreas Karlaganis

avec

Bibiana Beglau
Sophie von Kessel
Elisa Plüss
Elisabeth Schwarz
Michaela Steiger
Andrea Wenzl

Petra von Kant
Marlène, son factotum
Gabrielle von Kant, sa fille
Valérie von Kant, sa mère
La baronne Sidonie von Grasenabb, son amie
Karine Thimm, son amour

production Residenztheater, spectacle créé le 3 mars 2012 au Residenztheater à Munich

≡ « Les expériences, Sidonie »

SIDONIE Très chère !

PETRA Sidonie ! Ma bonne !

SIDONIE Petra !

Elles s'embrassent.

PETRA Mon Dieu, depuis quand...

SIDONIE Trois ans, ma toute bonne. Trois ans. Et comme le temps passe. Et avec ça tu as si bonne mine. Affreusement bonne mine. Comment fais-tu ?...

PETRA Tu ne me le cèdes en rien, ni en beauté ni en jeunesse, ma bonne, en rien.

SIDONIE Et Frank ? (*Petra fait un signe de dénégation.*) J'ai entendu parler de vous dans les journaux. En Australie, tu te rends compte ! Et tout de suite j'ai dit à Lester, la pauvre, la voilà bien avancée. Comme nous t'avions mise en garde contre cet homme...

PETRA Les expériences, Sidonie, il faut les faire soi-même. Crois-moi, je suis heureuse d'avoir vécu ça comme ça, comme c'était. Ce que tu as appris, personne ne peut te le reprendre. Au contraire, ça te mûrit.

SIDONIE Je ne sais pas, Petra, est-ce que l'expérience a beaucoup de valeur, quand l'issue est prévisible dès le départ ?

Les Larmes amères de Petra von Kant

« Crois-moi, confie Petra von Kant à son amie Sidonie von Grasenabb, je suis heureuse d'avoir vécu ce qui s'est passé comme cela s'est passé. Ce que tu as appris, personne ne peut te le reprendre. Au contraire, ça te mûrit. » Voilà de bien sages paroles, qu'aurait pu prononcer une héroïne de tragédie grecque, mais telles qu'en échangent aussi tant d'amies de par le monde à l'heure des confidences autour d'un thé ou d'un gin-tonic. Lorsque Petra, si élégante, si distinguée, raconte comment son mariage avec Frank a fini par un lamentable naufrage, sans doute précipité par son succès comme créatrice de mode, elle paraît tout à fait apaisée, sincèrement heureuse d'avoir tiré la leçon de ses épreuves, tout entière concentrée sur ses prochains objectifs professionnels. Sa mère lui emprunte de l'argent ; sa fille est pensionnaire dans un établissement renommé ; la fidèle Marlène veille silencieusement sur les travaux et les besoins de sa maîtresse. Tout semble en ordre. Rien, absolument rien ne laisse présager que la vie entière de Petra est sur le point de basculer. Et pourtant, dans un quart d'heure à peine, une bombe va exploser dans cette existence apparemment si pleine – une bombe qui s'ignore, et qui a nom Karine.

Cinq actes comme cinq fragments significatifs prélevés dans la vie d'une femme (le plus long, le premier, occupe une dizaine de pages ; le plus court, qui est aussi le dernier, deux à peine), cinq moments comme autant de flashes dramatiques suffisent à Rainer Werner Fassbinder pour nous faire traverser les convulsions d'une passion folle, suicidaire et peut-être libératrice, depuis le premier regard posé par Petra sur la belle inconnue que lui présente son amie Sidonie jusqu'à la rupture définitive, au téléphone. L'histoire est directe, brutale, comme taillée à la serpe par un auteur de vingt-cinq ans. Enfant prodige et enfant terrible des scènes allemandes, Fassbinder écrit *Les Larmes amères de Petra von Kant* au milieu exact de sa courte carrière théâtrale. Quatre ans plus tôt, il a rejoint le Théâtre Action ; quatre ans plus tard, en juin 1975, il démissionne de la direction du Theater am Turm de Stuttgart pour se consacrer exclusivement à sa carrière de réalisateur (qui le verra créer, avec Maria Braun, Lili Marleen ou Veronika Voss, certains des plus beaux personnages de femme du cinéma). Entretemps, pour faire bonne mesure, ce bourreau de travail entièrement immergé dans sa troupe a déjà commencé à porter ses propres scénarios à l'écran, tirant lui-même en 1972, l'année même de l'écriture de sa pièce, un film tourné en onze jours où il offre à la jeune Hanna Schygulla, qui joue Karine, l'un de ses premiers rôles marquants. Incarner de telles passions, dans ce monde où les hommes brillent par leur absence, est réservé à des comédiennes physiques, puissantes, prêtes à s'engager totalement. Une fois encore, Martin Kusej (prix Faust 2012 pour cette mise en scène) a réuni une superbe distribution, avant de lâcher ses interprètes comme autant de fauves dans un dispositif quadrifontal pareil à une cage de verre, qui magnifie encore la violence *trash* et somptueuse de cette histoire d'un grand amour désespéré.

Les Larmes amères de Petra von Kant : résumé

Personnages : Petra von Kant, créatrice de mode. Valérie von Kant, sa mère. Gabrielle von Kant, sa fille. La baronne Sidonie von Grasenabb, son amie. Karine Thimm, son amour. Marlène, son factotum.

Lieu : l'appartement-studio de Petra von Kant à Cologne.

Temps : l'action est implicitement donnée comme contemporaine de l'écriture de la pièce (1972). Elle se déroule sur quelques mois et est répartie en cinq actes de longueur décroissante. Une journée sépare les actes I et II (première rencontre et premier rendez-vous entre Petra et Karine). L'acte III (la rupture) se situe à peu près six mois plus tard. Les actes IV et V (la crise et le retour au calme) ont lieu peu de temps après, le jour de l'anniversaire de Petra.

Acte I

Un peu avant 11 h 30, réveil de Petra. Elle téléphone aussitôt à sa mère tout en donnant des instructions personnelles ou professionnelles à Marlène, à son service depuis trois ans. La mère de Petra lui annonce qu'elle va séjourner six mois à Miami et demande un prêt important, qu'elle obtient en partie. Petra raccroche et dicte à Marlène un message à un créancier pour lui annoncer qu'elle ne pourra payer tout de suite. Une lettre lui apprend qu'elle pourrait créer une collection pour une marque prestigieuse.

On sonne. Entre Sidonie. Les deux amies ne se sont pas vues depuis trois ans (Sidonie est constamment en voyage avec son époux, Lester). Marlène sert le café. Petra parle à son amie de son tout récent divorce d'avec Frank. Sidonie se dit inquiète pour Petra, qui la rassure : l'expérience l'a endurcie. C'est elle qui a demandé le divorce, au nom de la liberté et de l'exigence de bonheur dans le couple, plutôt que de jouer comme Sidonie des armes « féminines » et de s'humilier en apparence pour mieux imposer sa volonté. C'est le succès même de Petra qui a ruiné son mariage : Frank ne l'a pas supporté. Les derniers temps, il était allé jusqu'à la violence sexuelle par besoin de domination virile, achevant ainsi d'écoeurer Petra.

On sonne. Entre Karine, que Sidonie a rencontrée en voyage et qu'elle présente à Petra. Karine, de retour d'Australie, « veut se faire une situation en Allemagne ». Petra lui fait servir un cognac. Très bref échange. Alors que Karine repart avec Sidonie, Petra lui fixe rendez-vous pour le lendemain.

Acte II

Le lendemain soir. On sonne. Marlène fait entrer Karine. Petra demande à la jeune femme de parler d'elle. Karine n'est pas revenue en Allemagne depuis cinq ans. Elle veut sa « place sur cette terre », mais sans lutter : « trop paresseuse ». Elle est mariée, mais son époux est resté en Australie.

Marlène sert un lunch. Petra propose à Karine de la former pour devenir mannequin. Karine aime-t-elle les voyages, les arts ? Réponses évasives ou décevantes. Les parents de Karine (son père était ouvrier) ont laissé leurs trois filles livrées à elles-mêmes ; Petra, au contraire, a placé la sienne dans une excellente pension privée. Petra aimait les mathématiques ; Karine, la gymnastique. Petra aime la contrainte créative ; Karine n'aime pas la discipline... Elle est orpheline : il y a cinq ans, après son licenciement, son père s'est enivré, a égorgé sa mère puis s'est pendu. Petra assure Karine de son soutien, fait servir le champagne, met un disque. Elle lui confie que son premier mari, Pierre, est mort dans un accident quatre mois avant la naissance de leur fille – mais qu'en fin de compte, les êtres « sont terribles. Ils supportent tout. » Petra propose à Karine de la loger (ce qu'elle accepte) puis lui déclare son amour. Karine lui demande un peu de temps. Petra le lui promet et fait servir une autre bouteille de champagne.

—
—
—

Acte III

Le matin, quelques mois plus tard. Karine, toujours au lit, n'a pas annulé les réservations d'un vol pour Madrid. Petra s'en occupe elle-même. Karine ne veut pas retourner à l'école, la « sagesse » de Petra l'agace... Petra lui sert un gin-tonic, veut la prendre dans ses bras, lui dit son amour. Karine la repousse. Petra voudrait savoir où Karine a passé la nuit : elle est rentrée à six heures du matin, après avoir dansé avec « un grand homme noir, avec une grande queue noire. » Sa sincérité tourmente Petra. Karine lui affirme qu'elle ne fait que se « servir » des hommes pour son plaisir. Douleur de Petra, qui se verse verre sur verre. Elle voudrait être sûre que Karine est avec elle par amour et non pour l'argent...

Marlène apporte le journal. Dedans, la première photo de la jeune mannequin, dans une tenue signée Petra. Ravie, Karine l'enlace.

Le téléphone sonne. C'est Freddi, le mari de Karine, qui annonce son arrivée à Francfort. Karine veut le rejoindre. Petra commande elle-même le billet d'avion. Ainsi donc, la jeune fille lui avait caché qu'elle était restée en contact avec son mari... Petra la traite de putain. Karine répète qu'elle l'aime, mais « à sa manière ». Petra supplie Karine, se jette à ses genoux, lui crache au visage, lui donne de l'argent, la fait conduire par Marlène à l'aéroport. Karine lui dit qu'elle part pour de bon, mais reviendra... Restée seule, Petra se met un disque et sanglote.

Acte IV

Anniversaire de Petra. Seule, ivre, elle titube, chante, danse. Sonnerie de téléphone. Petra raccroche, puisque ce n'est pas Karine... Monologue de haine et d'amour désespéré.

On sonne. Marlène fait entrer Gabrielle, qui n'a pas vu sa mère depuis quatre mois. Elle lui confie qu'elle est tombée amoureuse – Petra éclate de rire, puis décrit à sa fille, sans l'avoir jamais vu, le garçon qu'aime celle-ci : blond et ressemblant vaguement à Mick Jagger...

Sonnerie de téléphone. Ce n'est toujours pas Karine. Petra fond en larmes devant sa fille consternée et se ressert un verre, puis maltraite Marlène, ce que Gabrielle réprouve.

On sonne. Entre Sidonie. Petra tente de se dominer. Son amie la félicite pour son succès à Milan, mais Petra se montre désabusée et agressive. Marlène sert le gâteau. « Silence plutôt pénible. » Sidonie donne des nouvelles de Karine : elle a trouvé un job chez Pucci, elle est en ce moment à Cologne et sait que c'est l'anniversaire de Petra ; elle va peut-être essayer de faire un saut...

On sonne. Entre Valérie, la mère de Petra, qui échange deux mots avec Sidonie, avec Gabrielle. Soudain Petra lance son verre contre le mur. Marlène nettoie sans mot dire... Petra proclame sa haine des trois femmes : menteuses, parasites, sales. Sa mère n'est qu'« une putain » entretenue ; sa fille, un « monstre ». Sidonie explique à Valérie que « Petra est folle de Karine ». Petra crie son amour, réclame « dix gin-tonic ». Le téléphone sonne – toujours rien... Petra veut « tout casser », veut chasser tout le monde – aimerait mourir.

Acte V

Un peu plus tard. Valérie et Petra sont restées seules en présence de Marlène. Gabrielle dort à côté. Petra parle à sa mère de sa peur de la solitude, de sa douleur, de la leçon qu'elle a apprise : « il faut apprendre à aimer sans rien exiger ». Mais pourquoi cela devrait-il faire souffrir ?

Le téléphone sonne. C'est Karine. Rendez-vous est pris pour le lendemain. Petra se dit calmée. Sa mère se retire.

Petra demande pardon à Marlène, lui propose de collaborer vraiment, d'être heureuse. Marlène, sans un mot, s'agenouille devant elle. Petra la fait relever, l'assied auprès d'elle. Et lui demande de lui parler de sa vie.

— “Un volcan en veste de cuir” : Rainer Werner Fassbinder vu par — Luc Bondy

J'avais 24 ans et j'étais assistant à Nuremberg. Je venais de monter pour la première fois *Les Chaises* d'Ionesco. J'ai lu *Liberté à Brême*, qui m'a beaucoup plu, et j'ai contacté la maison qui éditait la pièce, le *Verlag der Autoren*, pour demander l'autorisation de la monter. Du coup Fassbinder est venu à Nuremberg pour voir mes *Chaises* avec toute sa bande, c'était assez impressionnant, ils ont tous débarqué dans des voitures américaines, lui dans sa veste de cuir et tous en longs manteaux comme dans les films noirs des années quarante et le soir, après la représentation, on est tous allés dans un *Weinkeller* ou un *Bierkeller* de Nuremberg, je ne sais plus trop, une cave en tout cas, et on a parlé pendant des heures. Il était très content de ce qu'il avait vu. Il faisait lui-même la création de sa pièce à Brême, où il travaillait en association avec Peter Stein et Peter Zadek, qui étaient d'une autre génération, et avec Klaus Michael Grüber aussi. Fassbinder mettait en scène ses propres pièces, mais il m'a quand même confié celle-là. C'est comme ça qu'on est devenus copains, et même amis. On se voyait à Bochum, où il travaillait aussi et où il a rejoint Zadek plus tard. C'était incroyable. La nuit il regardait des films, écrivait des scénarios. Le matin, il allait faire le montage d'un autre film. Puis il allait préparer un tournage, avec un chef éclairagiste... Et comme ça il faisait une ou deux pièces par an, plus des scénarios, plus des films, et les siens ne lui suffisaient pas, il voulait absolument que je fasse un film, moi aussi, «Vas-y, vas-y, fais un film !», il m'avait même présenté un producteur... Vous ne pouvez pas vous imaginer. Je me rappelle que quand on était au restaurant il prenait la commande pour tout le monde, et même s'il y avait trois plats par personne et qu'on était dix ou quinze à table, il répétait au garçon ce que chacun avait choisi. Il avait une mémoire extraordinaire. On se voyait assez souvent et à chaque fois il me reparlait d'un détail, d'un instant d'une de nos rencontres précédentes. Il était d'une naïveté formidable, dans le bon sens du terme : il s'intéressait, il était curieux, il pouvait être complètement excité par une histoire, un visage, une rencontre. Un soir à Francfort je lui ai présenté une actrice que j'avais connue à Vienne, Barbara Sukowa, qui est à l'affiche en ce moment dans le film de Margarete von Trotta sur Hannah Arendt, j'ai emmené Rainer dans un restaurant, encore une autre cave, qui s'appelait Toni, c'est là qu'il a fait la connaissance de Barbara, et je me souviens qu'il tombait des nues, il était comme émerveillé, absolument sûr d'avoir trouvé le personnage d'un de ses films. Il a fait *Lola, une femme allemande* avec elle, et aussi *Berlin Alexanderplatz*, d'après Döblin, pour la télévision. Il m'a dit qu'elle lui faisait penser à une star à la Marlene Dietrich.

Il était comme ça, très sanguin, impulsif, très vif... On a eu une petite brouille. Je ne sais plus trop quand, j'étais à Francfort, Rainer avait monté *Les gens déraisonnables sont en voie de disparition*, de Handke, et pour dire la vérité ce n'était pas une mise en scène fameuse. Il est venu me voir et m'a demandé comment j'avais trouvé et moi, comme j'étais encore un jeune gamin qui dit tout ce qu'il pense tout de suite et tout droit, comme dans *Le Misanthrope*, je lui ai dit mon avis et il s'est vexé – oui, il l'a vraiment très, très mal pris et on a eu un *break* qui a duré un certain temps. Puis on s'est réconciliés. En 1981 ou 82, je ne sais plus, j'étais à la Schaubühne pour créer une pièce de Botho Strauss, je crois que c'était *Kalldewey, farce*, et donc, quelque temps avant la première je passe au Paris-Bar, je tombe sur Fassbinder, toujours dans sa veste de cuir. À ce moment-là il était très impressionné par la psychanalyse, obsédé par *Moïse et le monothéisme*. Il prenait déjà beaucoup de médicaments en mélangeant toutes sortes de choses, et moi, de mon côté, j'étais le genre de metteur en scène qui aimait bien se défoncer un peu... On se revoyait. Et puis un matin que je répétais, mon ami Dieter Sturm est venu me voir à la Schaubühne et m'a dit arrête de prendre des trucs, arrête ça, Fassbinder est mort. Je me souviens qu'on était en juin. ça m'a fait un choc terrible. Je le trouvais tellement attachant... Il était fasciné par la judéité, bizarrement, il y avait là quelque chose qui l'attirait, ce qui fait qu'il s'intéressait particulièrement à Zadek et à moi... Il avait écrit une pièce, à Francfort, qui s'appelait *L'Ordure, la ville et la mort*, dont le héros est un



agent immobilier, un «juif riche» et important. Beaucoup de gens s'étaient inquiétés publiquement, avaient déclaré que la pièce avait un caractère antisémite. Pas moi. La pièce n'a jamais pu être vraiment montée en Allemagne. C'était une autre époque. On était loin du mariage pour tous... Il n'était pas si facile d'être un artiste homosexuel. Fassbinder est mort juste au moment où l'épidémie de sida a commencé, elle a tué beaucoup de ses proches collaborateurs. Je pense à lui et je me souviens maintenant... J'avais été invité au Residenztheater de Munich pour faire une création d'une pièce d'Edward Bond, *La Mer*. Nous logions à l'hôtel Maske, juste derrière la fameuse brasserie qui servait de point de ralliement à Hitler. Tous les matins, nous prenions le petit déjeuner ensemble. Il tournait une série télé, je crois que c'était *Huit heures ne font pas une journée*, et on se retrouvait devant nos cafés, moi avec mon livre et lui avec son scénario sur lequel il faisait des petits dessins, des croquis des plans qu'il allait tourner pendant la journée. À cette heure-là il avait déjà fumé deux paquets de HB, c'était sa marque de cigarettes. Et il buvait des litres de café. C'était des matinées très sympathiques... Le jour de ma première, il était retenu à Berlin par un tournage. Au début des années 1970, les fax n'existaient pas et internet encore moins, c'était encore le temps des télégrammes et il m'en a envoyé un, de très grand format, où il avait écrit *Lieber Luc* – pour comprendre il faut savoir qu'à l'époque j'avais encore beaucoup de cheveux et puis que j'avais une sorte de tic, je faisais tourner mon index dans ma chevelure en enroulant une mèche autour du doigt – et donc il avait écrit *Lieber Luc*, cher Luc, *Ich drehe heute Abend eine Locke für dich*, ce soir je vais tourner une mèche pour toi, *Rainer Werner Fassbinder*. C'était vraiment une blague de cinéaste : il a tourné quelque chose pour moi. Où est-ce que je l'ai mis, ce télégramme ?...

Il était charismatique. Il tenait ses gens, jour et nuit. C'était un peu comme la Factory d'Andy Warhol. On l'a souvent dit, il avait une relation assez cruelle, sadomasochiste, avec ses intimes, il y a d'ailleurs eu des destins tragiques autour de lui, deux de ses amants se sont suicidés à cause de lui. Ce genre d'homme, c'est un peu un monstre : toute cette énergie, ce n'est pas facile à suivre. Zadek aussi pouvait être comme ça. S'il y a quelqu'un par qui Fassbinder pouvait se sentir un peu tyrannisé, c'était bien lui. Mais il avait trouvé la solution : il avait acheté un petit chien qu'il emmenait avec lui au théâtre, et qu'il avait baptisé Zadek – et on l'entendait, à la cantine, qui criait «Zadek, viens ici, Zadek, au pied !...» À mon avis, son théâtre vient d'une tradition qui passe par Marieluise Fleisser et Horváth plutôt que par Brecht. Mais lui, personnellement, c'était un énergumène, un phénomène comme Brecht : à 22, 23 ans, il était déjà une célébrité à Munich. Brecht aussi avait été comme ça, une sorte de superstar très jeune que tout le monde allait consulter, une sommité, une personnalité artistique très forte. Il a fait partie d'une belle génération de cinéastes. Wenders s'est tourné vers le cinéma américain, Herzog vers le romantisme de l'aventure, mon ami Werner Schroeter, qui vient de mourir, et avec qui Fassbinder avait beaucoup de liens, travaillait dans une artificialité héritée d'un von Sternberg. Fassbinder, lui, tournait très calmement, en longs plans-séquences, sans chercher trop de sophistication apparente. J'aime beaucoup la façon dont il a parlé d'un certain milieu petit-bourgeois allemand de l'après-guerre, sans vouloir dénoncer ou ironiser. Il est mort à 37 ans, sept ans avant la chute du Mur de Berlin... il était comme un volcan. Je me demande ce qu'il serait devenu.

Repères biographiques

Rainer Werner Fassbinder

Rainer Werner Fassbinder naît en 1945. Il tourne ses premiers courts-métrages à 20 ans et monte lui-même sa première pièce trois ans plus tard. Entre 1969 et 1976, il mène de front et à un rythme hallucinant une carrière de comédien, metteur en scène de théâtre, cinéaste, réalisateur pour la télévision, auteur et interprète de dramatiques radio : à titre d'exemple, Fassbinder réalise quatre films en 1972, dont *Les Larmes amères de Petra von Kant*. Il meurt par overdose en juin 1982, peu après avoir obtenu l'Ours d'or à Berlin pour *Le Secret de Veronika Voss* et achevé son dernier film, *Querelle de Brest*.

www.fassbinderfoundation.de

Martin Kušej

Martin Kušej est né en 1961 à Wolfsberg (Autriche). Diplômé en 1984 de l'école supérieure de musique et des arts de la scène de Graz, il devient en 1986 assistant à la mise en scène au Landestheater de Salzbourg et au Théâtre National de Slovénie, à Ljubljana. Sa première mise en scène de Karl Schönherr, *Es*, est montée un an plus tard. Après avoir fondé avec le scénographe Martin Zehetgruber et la dramaturge Sylvia Brandl la compagnie «my friend martin», il travaille dès 1992 à l'étranger, et sa vision de *Kabale und Liebe*, de Schiller, lui vaut en Allemagne le prix du Jeune metteur en scène en 1993. Un an plus tard, il est invité aux Wiener Festwochen. Il travaille régulièrement au Staatsschauspiel de Stuttgart (qu'il dirige en 1993-1994) et au Burgtheater depuis 1999, entre autres, montant notamment Grabbe, Grillparzer, Goethe, Horváth ou Sarah Kane. Ses débuts à l'opéra remontent à 1996 (*King Arthur*, de Purcell, à Stuttgart). Depuis, il a travaillé à Vérone, Zurich, Berlin, Amsterdam, Munich, Vienne et à Salzbourg. Il monte ainsi *Fidelio* de Beethoven, *Salomé* et *Elektra* de Strauss, collabore avec Harnoncourt à un cycle mozartien à Salzbourg (*Don Giovanni*, 2002, et *La Clemenza di Tito*, 2003 ; ensemble, ils abordent à Zurich *La Flûte enchantée* en 2007, puis *Genoveva*, de Schumann et *The Rake's Progress*, de Stravinsky, en 2008), s'attaque à *Carmen*, de Bizet, à *Otello* ou à *Macbeth*, de Verdi. La reprise de sa mise en scène de *Lady Macbeth von Mzensk*, de Chostakovitch, à l'Opéra Bastille en 2009 est très remarquée. Nommé trois fois pour le prix Nestroy, il finit par l'obtenir en 2009 pour *Der Weibsteufel* (présenté à l'Odéon-Théâtre de l'Europe en février 2013).

Depuis 2011, Martin Kušej est directeur artistique du Residenztheater de Munich, il y a signé trois mises en scène : *Hedda Gabler* d'Ibsen, *Die Anarchistin* de David Mamet, tout en continuant son travail à l'opéra (dernièrement : *La Forza del destino*, de Verdi, au Bayerische Staatsoper).